

et, si possible, jour après jour, le déroulement de la fouille, en citant et commentant au fur et à mesure les écrits de Maria Santangelo. Il en propose, pourrait-on dire, une forme de lecture critique et exégétique, à la lumière de rares archives photographiques, des données issues des fouilles antérieures ainsi que du matériel conservé au Musée national étrusque de la Villa Giulia (Rome). Le tout, complété par des références à une ample bibliographie intégrant les travaux les plus récents, aboutit à identifier et localiser maintes trouvailles demeurées jusqu'alors décontextualisées. Pas moins de 60 planches photographiques en grand format et de belle qualité – mais toutes en noir et blanc – permettent de visualiser et les lieux et les pièces exhumées. Dans ce travail de bénédictin, mené avec une précision d'orfèvre, nous n'avons relevé que quelques erreurs de pure forme, comme ces renvois à la fig. 3 à corriger en fig. 2a, ces références à un puits F qui semble en réalité le puits E du plan de Stefani (fig. 1) ou encore cette photo du grand autel vu « depuis le sud » alors qu'il l'est depuis le nord (pl. XIII, b). En refermant l'ouvrage, on se dit que l'on aurait aussi pu procéder autrement, c'est-à-dire en publiant d'un côté, et intégralement, les maigres textes de la fouilleuse et en livrant d'un autre côté le commentaire, ce qui aurait permis au lecteur de naviguer en toute indépendance dans chacun des deux volets. Par ailleurs, et c'est ici un vrai regret, il manque un plan topographique répondant aux standards actuels et qui aurait servi de référence pour situer tous les vestiges mentionnés au fil des pages. Pour le lecteur qui connaît forcément moins bien que G. Colonna le site de Portonaccio, il n'est pas toujours aisé de se retrouver au milieu des plans ici reproduits (fig. 1 à 5 et pl. X), qui datent des années 1940 aux années 1990, sans aucun repère ou avec des repères différents (le A de la fig. 1 est le B de la fig. 3) et sans qu'aucun ne présente de cotes altimétriques, parfois même pas d'échelle. Rien n'empêchait non plus de fournir en introduction un plan des phases du sanctuaire puisqu'elles sont aujourd'hui bien connues, de même qu'une carte de localisation des espaces fouillés par M. Santangelo, dans la logique même de la réécriture d'une chronique archéologique. Ces quelques considérations, sans ôter le moindre mérite à l'œuvre savante de G. Colonna, soulignent au contraire tout l'intérêt et la curiosité que suscite la lecture de ces campagnes véniennes, entamées alors que les canons tonnaient encore plus au nord, dans la vallée de l'Arno. Mais il va de soi qu'une telle publication s'adresse à un public très averti. En conclusion du livre (p. 51-53), L. Ambrosini, auteur de précieux index (p. 57-61), brosse une lumineuse synthèse des fouilles de M. Santangelo et de leur apport. Avec la publication de ce volume, la série dédiée au sanctuaire de Portonaccio, sous la direction une fois encore de G. Colonna, s'enrichit d'un troisième titre, entre celui, premier de la série, consacré aux fouilles de M. Pallottino (2002) et celui, troisième dans l'ordre de numérotation, sur la citerne archaïque et son dépôt d'époque hellénistique (2012).

Paul FONTAINE

Alessandro SEBASTIANI & Carolina MEGALE (Eds.), *Archaeological Landscapes of Roman Etruria. Research and Field Papers*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. relié, 296 p., 95 fig. n./b. et 21 fig. coul. (ARCHAEOLOGICAL & HISTORICAL LANDSCAPES OF MEDITERRANEAN CENTRAL ITALY, MEDITO 1) Prix : 115 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59139-1.

Archaeological Landscapes of Roman Etruria regroupe les différentes communications présentées à la première édition de l'International Mediterranean Tuscan Conference, qui a eu lieu à Paganico en juin 2018. Alessandro Sebastiani et Carolina Megale, les éditeurs, proposent ainsi un ensemble de contributions qui s'appuient aussi bien sur des sites étudiés de longue date que sur des fouilles inédites, dans le but d'offrir un nouveau panorama des sociétés établies en Toscane maritime, centrale et méridionale à l'époque romaine, en accordant une place centrale à l'environnement, aux paysages, et à leur influence sur l'économie des sites investigués. Dans le premier article, et ce après un bref historique de l'archéologie du paysage, Franco Cambi propose de revisiter la trame narrative communément acceptée pour différents sites de la côte en Étrurie centrale au début de la période romaine, à travers l'étude de deux cas particuliers. L'évolution de Cosa et de Populonia lui permettent ainsi de se départir d'une vision de la romanisation qui serait synonyme de la victoire de l'ordre sur le chaos, en proposant à la place une négociation constante entre les acteurs de la colonisation et leur environnement. Il conclut en appelant de ses vœux un projet d'ampleur qui permettrait de réévaluer la cité de Rusellae. Elizabeth Fentress présente ensuite le cas particulier de la villa de Settefinestre pour caractériser l'économie de l'Italie à la transition entre la fin de la République et le début de l'Empire. Elle remet en cause les conclusions du Roman Peasant Project, qui sous-estimerait largement l'impact des grandes familles de Rome dans l'exploitation du territoire. Cet investissement serait palpable dans les diverses propriétés rurales excentrées qui auraient pu servir de centres de marché liant la côte à la ville. L'auteure démontre d'ailleurs pertinemment comment, à Settefinestre, les investissements privés ont rapidement fait suite aux destructions liées à la guerre civile entre Marius et Sylla. Identifié pendant le « Archaeological Mapping Programme » de l'université de Siègne, le site de Santa Marta, localisé à proximité des voies qui relie la côte tyrrhénienne à la côte adriatique, a livré les vestiges d'une villa républicaine et d'une église chrétienne lors d'une première campagne en 2012. Les fouilles, qui se sont pour l'instant concentrées sur la villa datée du II^e siècle avant J.-C., ont permis l'identification d'un espace de production articulé autour de l'agriculture et de l'artisanat, ainsi que d'un espace de redistribution. Stefano Campana et Emanuele Vaccaro concluent ainsi après une synthèse exhaustive de l'étude du site, que celui-ci devait participer à un réseau de distribution multi-nodal. Marco Cavalieri présente un autre cas de fouilles récentes, qui se sont déroulées à la Villa d'Aiano, entre 2016 et 2018 grâce à des fonds issus du FNRS. Située au milieu du bassin de l'Elsa, la villa faisait partie du territoire de Volterra. Contredisant le hiatus archéologique constaté dans la région entre le II^e et le V^e siècle, cette villa, datée de la transition entre le III^e et le IV^e semble avoir persisté jusqu'au VII^e siècle, et sera même réoccupée au Moyen Âge. Elle permet à l'auteur d'exposer la négociation permanente entre des sites d'habitat rural et leur environnement. Les études de site se poursuivent avec le cas de Rusellae et de son territoire, étudié par Maria Grazia Celuzza, Matteo Miletti et Andrea Zifferero. Bien qu'investigé extensivement depuis 1949, ce site fait l'objet d'un nouveau projet de recherche depuis 2013, fruit de la collaboration entre divers organismes. Celui-ci a permis de confirmer la présence d'un temple dédié à Artémis sur le sommet de la colline, lié à des ateliers de céramiques, qui participerait ainsi de la ceinture délimitant les territoires de Vetulonia et de Vulci. Rusellae aurait ainsi été créée par

Vetulonia pour contrôler la vallée. Après une description des autres vestiges déjà identifiés et la présentation d'une chronologie sommaire, les auteurs plaident pour la nécessité d'étudier le processus de formation urbaine de la cité, et d'en comprendre les limites. Camilla Colombi propose ensuite une étude du Lacus Prilus et de ses ports. Celui-ci, aujourd'hui disparu, était la lagune la plus importante de la côte toscane. Il avait déjà fait l'objet d'un projet de recherche initié en 2016, qui visait à identifier la ligne de côte et les possibles ports et embarcadères liés à Vetulonia. La richesse de cette dernière était rendue possible par la lagune, d'une part, et par son accès aux Monts Métallifères via la vallée de Bruna, d'autre part. La lagune, qui était navigable à l'Âge du Bronze, s'est peu à peu refermée à cause d'un banc de sable pour se transformer en zone marécageuse après l'époque romaine. Le port principal se trouvait au sud de la colline de Buriano, et d'autres points d'amarrage pourraient avoir été identifiés à proximité de la mer. Les dernières prospections ont permis d'identifier ce qui était peut-être un chantier naval temporairement inondé à proximité de Vetulonia, et qui pouvait ainsi servir de relais entre les Monts Métallifères et la côte tyrrhénienne. Toujours centré sur la côte étrusque, Stefano Genovesi expose cette fois le projet de recherche initié par le musée de Cecina, qui tente de reconstituer la plaine côtière appartenant à Volaterra. La côte était, à la Protohistoire, formée d'un banc de sable avec de nombreuses zones humides en retrait, qui seront comblées progressivement par des sables éoliens et les apports des cours d'eau, et qui seront définitivement asséchées à l'époque impériale. Différentes accumulations de céramiques qui semblent émaner d'ateliers régionaux sont mentionnées dès le Moyen Âge. L'auteur propose que ces structures pourraient être destinées à stabiliser le sol dans le cadre des drainages des débuts de l'époque impériale. La réclamation des terres étudiées ici rappellerait ainsi fortement un processus similaire identifié à Ostie. Elisabetta Giorgi étudie ensuite l'arrière de la lagune de Piombino à l'époque romaine, qui est l'objet d'un projet de recherche de l'université de Sienne depuis 2003. Le site de Vignale, connu depuis la première moitié du XIX^e siècle a livré une villa qui trouve un parallèle à Settefinestre. Datée de la seconde moitié du I^{er} siècle avant J.-C., elle est peut-être liée à la redistribution de terres consécutive à la guerre sociale. Au IV^e siècle, elle sera transformée en station de poste, à laquelle seront joints des bains, et un peu plus loin, un four à amphores et à briques. L'auteure réalise aussi un gros travail concernant la mosaïque, mais ses conclusions sont peut-être si l'on considère le peu de stratification du site et les destructions nombreuses. Pour la contribution suivante, Cynthia Mascione réalise la synthèse de la recherche sur la cité de Populonia au début de l'occupation romaine, et plus particulièrement sur son acropole. L'étude de l'aire sacrée, accélérée entre 2015 et 2017 dans le cadre d'une campagne de conservation et de valorisation du site, a permis d'établir un plan qui témoigne d'une urbanisation planifiée à la suite de la romanisation. Le déclin de cette zone correspondrait une nouvelle fois aux conflits entre Marius et Sylla, identifiables archéologiquement et littérairement. Trois temples ont ainsi été identifiés, dont un présentait un plan toscan classique et un autre un exemple unique de podium étrusco-italique où l'on retrouve des éléments d'origine grecque. Dédié à une divinité liée à l'agriculture après une restauration, ce dernier pourrait témoigner de la transformation de l'activité productive de Populonia. Un quatrième bâtiment, plus petit, pourrait être un temple bâti grâce à une donation impériale qui pourrait signaler à un projet sans doute avorté de redynamisation de la zone à l'époque hadrienne. Dans cette étude,

l’auteure combine ainsi pertinemment les sources historiques et épigraphiques aux derniers résultats de fouilles archéologiques pour comprendre les acteurs de la monumentalisation de Populonia. Le but du papier suivant, rédigé par Carolina Megale, est d’identifier les traces laissées par la piraterie sur le paysage de la côte toscane. Elle se focalise ainsi principalement sur la forteresse de Poggio del Molino, construite entre le II^e et le I^{er} siècles avant J.-C. sur un modèle hellénistique, qui laisse ensuite la place à une villa rustique. Pour la période d’activité de la forteresse, les seuls ennemis identifiables à proximité seraient les pirates, largement attestés par les témoignages historiques. Son changement de fonction correspondrait quant à lui à la réduction massive de la piraterie par la *Lex Gabinia*. L’auteure tente alors de déterminer les signaux archéologiques d’une activité de piraterie, soulignant l’intérêt d’une méthode holistique d’étude des vestiges subaquatiques et des fortifications défensives de l’époque. Plusieurs chercheurs présentent ensuite un projet débuté en 2014, qui s’est focalisé sur la quartier sud de la cité de Luna. Simonetta Menchelli introduit le site et sa chronologie, ainsi que deux *Domus* modestes, construites vers la moitié du II^e avant J.-C. La première aurait été réoccupée par un atelier au V^e s. avant d’être abandonnée au siècle suivant, alors que la seconde semble avoir été construite en deux phases. La première de celles-ci correspondrait à la construction de la *Domus A*, tandis que la seconde prendrait place à la moitié du I^{er} siècle avant J.-C. Un siècle plus tard, un troisième bâtiment est construit, empiétant partiellement sur la *Domus B*. Stefano Genovesi revient ensuite sur la *Domus A*, en s’attardant plus longuement sur les détails techniques, tout comme Paolo Sangriso pour la *domus B*. Silvia Marini complète, pour sa part la description du bâtiment C, qui semble s’insérer dans un programme de remonumentalisation au cours du I^{er} siècle de notre ère, avant qu’Alberto Cafaro ne détaille l’*atrium* de la *Domus B*. Enfin, Rocco Marcheschi étudie la destruction des murs du secteur nord de la *Domus B*, qu’il relie à la construction du bâtiment C. La conclusion apporte de nouveaux éléments, en identifiant les deux pièces du bâtiment C comme les pièces de service d’un temple disparu. C’est ce temple qui fera l’objet des recherches futures. Malgré la qualité et l’exhaustivité de la présentation des dernières fouilles à Luna, on pourra reprocher à ce papier le manque de coordination entre les différents auteurs, qui répètent à plusieurs reprises des éléments déjà énoncés. Les dernières fouilles de Vetulonia sont ensuite présentées par Simona Rafanelli. La *Domus dei Dolia* et la *Domus di Medea*, datables de la transition entre le II^e et le I^{er} siècle avant J.-C. avaient déjà été identifiées et fouillées dans les années 1980 par la Soprintendenza. Les fouilles récentes ont investigué de nouveau la *Domus dei Dolia* et son abandon a pu être daté des répressions de Sylla. Elle comporte une partie résidentielle, articulée autour de l’*atrium*, ainsi qu’un espace de stockage, mais aussi de production. La planimétrie de la *domus* rappelle les maisons *a pastas* communes en attique à partir de la fin du V^e avant J.-C., et pourrait ainsi témoigner de l’intérêt des élites étrusco-romaines pour les développements architecturaux des centres hellénistiques. Les dernières considérations de l’auteure portent sur la coexistence, au début de la période romaine, de ce modèle et d’un modèle étrusco-italique *a cavaedium*. Malheureusement, l’absence de plan orienté réduit la clarté de cette présentation. Le projet suivant a été initié en 2015 et se concentre sur le réseau viaire de la colonie romaine de Cosa. Depuis 2016, l’université de Florence, représentée dans cette intervention par Ilaria Romeo et Dario Panariti, a conduit 3 campagnes de fouilles à Cosa. Ces fouilles ont permis de découvrir de belles portions de routes, ainsi

que de réinvestiguer une domus déjà explorée dans la décennie précédente par l'université de Barcelone. Celle-ci présente un plan à *atrium* et est datée entre la seconde moitié du I^{er} avant J.-C. et la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. L'aire est progressivement abandonnée, puis réoccupée pour le travail du métal. La zone est ensuite nivelée au III^e siècle pour l'activité agricole. En 2017, un autre bâtiment, détruit entre le I^{er} et le II^e siècle, a été étudié et a livré des tuiles estampillées du nom d'un des patrons de la colonie de Cosa. Si les auteurs n'apportent pas de véritable conclusion à ce papier, leur présentation des fouilles est complète et les considérations sur l'épigraphie en présence pertinentes, puisqu'elles peuvent mettre en lumière les agents du développement de la colonie. Le papier proposé ensuite, rédigé par Russell Scott, Andrea de Giorgi, Richard Posamentir et Christina Cha, est un complément du précédent et reprend un historique des fouilles à Cosa, considérée dans un premier temps comme une colonie modelée à l'image de Rome. Cette vision a rapidement été challengée, et un intérêt grandissant pour les agents moteurs de la colonisation a poussé à la réalisation de nouvelles fouilles. Dans cet esprit, une étude paléo-environnementale a été réalisée en 2018, et a permis d'identifier une transformation radicale de l'environnement au moment de l'implantation de la colonie, malgré des occupations antérieures. Les grandes familles semblent avoir été particulièrement impliquées dans le processus de colonisation, ce qui est difficile à confirmer du fait d'une épigraphie très laconique. Il était ainsi nécessaire d'étudier le processus de formation de la colonie par un autre biais, et la nature des sols a rendu possible la prospection géomagnétique. Celle-ci a permis d'identifier des vides, peut-être volontaires, qui pourraient témoigner d'une planification urbaine pensée dès l'origine pour l'expansion. La fouille, entamée en 2013, s'est quant à elle focalisée sur la gestion d'un espace thermal et sa chronologie dans une colonie dépourvue d'apport régulier d'eau. Alessandro Sebastiani s'insère ensuite dans le projet investiguant le territoire de Civitella Paganico, initié en 2017 qui vise à comprendre les réseaux de commerce et d'habitat dans la vallée de l'Ombrone entre la période classique et la fin du Moyen Âge. Il présente ici le site de Podere Cannicci, qui a livré un bâtiment organisé autour d'une cour à *dolia*, construit entre la fin du IV^e et le début du III^e, et détruit durant la guerre civile qui a opposé Marius à Sylla. Un assemblage votif probablement lié à un culte de la fertilité a été retrouvé à proximité et pourrait témoigner de la présence d'un sanctuaire. Les fouilles de 2017 et 2018 ont livré les témoignages de productions métallurgique et céramique, articulées autour d'un canal, qui trouvent une continuité dans le site postérieur de Podere Marzuolo. Ces activités semblent dépasser l'échelle domestique, et les structures détectées notamment grâce à une exploration géophysique qui a eu lieu en 2018 pointent vers un *vicus* républicain. Cette contribution illustre avec clarté les stratégies économiques en place à l'époque républicaine dans la gestion des territoires ruraux. La communication suivante veut réévaluer le rapport entre la cité et son territoire à travers différents axes. Astrid van Oyen, Gijs Tol et Rhodora Vennarucci déconstruisent ainsi le modèle de la cité comme élément constitutif du monde romain en étudiant une aire importante dénuée de cités. Podere Marzuolo sert de cas d'étude pour illustrer leur propos, puisque le site est à plus d'un jour de marche de la cité de Russelae. Le projet de recherche qui se focalise sur Marzuolo, initié en 2016, fait suite aux fouilles du Roman Peasant Project de 2012-2013. Les dernières fouilles ont permis d'identifier des cellules qui servent à la fois à la production, au commerce et à l'habitat, sans pour autant révéler de larges structures

résidentielles à caractère luxueux. Marzuolo constitue ainsi un cas de centre rural qui doit pousser à reconsidérer les processus de densification de l'habitat. Les auteurs présentent ici des réflexions innovantes en se focalisant sur trois éléments constitutifs que sont l'investissement, l'artisanat et l'habitat. Marzuolo, au milieu d'un territoire à l'habitat éclaté, montre ainsi des signes d'investissement extérieur, avec un artisanat versatile au service de l'agriculture, avec le passage saisonnier ou permanent de communautés d'artisans. Edoardo Vanni propose quant à lui un tour d'horizon conséquent des cultes et lieux de cultes du sud de la Toscane afin de comprendre leur rôle en tant qu'acteurs dans les stratégies économiques qui modifient le paysage et l'environnement. Après une introduction théorique à la fonction et à la distribution des lieux de culte, il entreprend d'établir le lien entre déités et l'emplacement du culte dans le paysage, et son lien au monde agro-sylvo-pastoral. L'auteur tente ainsi de combiner différents modèles relatifs au sanctuaires dits de frontière, en étudiant différents cas de sanctuaires dans cette partie de l'Étrurie. Edoardo Vanni présente ainsi plusieurs occurrences d'un culte à Diane et Artémis qui semblent liées à la présence de marais, sources, rivières ou encore lagune. Elles feraient ici office de déesses de la limite entre l'environnement naturel et l'environnement humain. Le culte de Silvanus, divinité protectrice des champs et des bois maîtrisés par l'homme, est également répandu dans cette partie de la Toscane aux époques étrusque et républicaine, mais semble attaché à des lieux naturels plutôt qu'à des structures bâties. Ces sanctuaires seraient toujours situés en des lieux de convergence, au point de rencontre de différents territoires, rythmés par des activités agro-sylvo-pastorales importantes. Hercule, encore, communément associé aux transhumances et à la production de sel qui y est liée, est fréquemment retrouvé dans la région. Ainsi, il est nécessaire selon l'auteur de revisiter la signification des sanctuaires extra-urbains, dans le contexte des environnements productifs qui y sont liés, en leur qualité de marqueurs entre des paysages différents. Giovanna Bianchi offre finalement un aperçu de la situation à l'époque médiévale, en s'inscrivant dans le nEU-Med project, initié en 2015. Elle s'intéresse ici aux logiques de peuplement du territoire qui s'étend de Piombino-Follonica à Sienne, avec une approche pluridisciplinaire. Elle étudie ainsi diverses ressources produites dans la région, comme le sel, les métaux, la poterie ou encore l'agriculture et l'exploitation du bois. L'auteure remet en question le modèle qui identifie une rupture avec l'environnement de l'époque classique au VII^e siècle, ainsi qu'une disparition des sites de plaine au profit des sites de hauteur. Les dernières recherches démontrent en effet la vitalité de certains centres de plaine, ainsi que le rôle prédominant des aristocraties dans leur gestion, mus par un intérêt certain pour les ressources naturelles qui les entourent. Cette dernière communication clôt un ouvrage cohérent, qui propose, outre une actualité des fouilles archéologiques bienvenue, un bilan ainsi que des pistes pour le futur de la recherche en Étrurie romaine.

Alexandre WIMLOT

Pavel GOŁYŹNIAK, *Engraved Gems and Propaganda in the Roman Republic and under Augustus*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2020. 1 vol. cartonné v-606 p., 1015 fig., 52 cartes, 29 diagrammes (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 65). Prix : 90 €. ISBN 978-1-78969-539-7.